

Albert Le Dorze

CIPA septembre 2025

# **Prolégomènes à la problématique psychiatrique**

# I. Préalables, la pré-psychiatrie

Lanteri-Laura<sup>1</sup> : vouloir éclaircir ce qu'il en est de **l'essence de la psychiatrie** est tout sauf évident mais les auteurs qui se sont penchés sur cette question la rattache à la médecine. Elle en est une branche singulière par son objet, son art, ses techniques. Mieux vaut, avec humilité, étudier ce que les cultures, les civilisations, historiquement et géographiquement, ont considéré comme relevant de « quelque chose comme ce que nous appelons folie chez nous. » Soit l'insensé, le surnaturel, le monstrueux.

La science affirme une certaine normalité dans le fonctionnement du corps, résultat de l'Evolution. En cas de rupture, le social fait appel à la médecine, humaine ou vétérinaire, fonction primaire, censée guérir les maladies par ses remèdes divers, ses potions. Lanteri-Laura, isolant le monde hellénique, cinq siècles avant Jésus-Christ, insiste sur le fait que la médecine hippocratique ne se réfère qu'à la **nature** : les dieux peuvent exister mais la médecine se doit de les ignorer. La médecine est totalement étrangère à la question du mal : il s'agit de maladies, de lésions, d'intrusions, de troubles dans l'équilibre des humeurs. Elle édifie peu à peu une pathologie, la science qui étudie les maladies, une classification des entités morbides différentes les unes des autres, la nosographie, d'où la précession de la clinique sur la thérapeutique. Clinique magnifiée par Foucault qui se définit comme l'exercice de la médecine au chevet du malade. Elle en recueille, par l'observation directe, des signes caractéristiques et non selon des théories préalables. Pour le clinicien, toute vérité est une vérité sensible : la théorie se tait au lit du malade pour laisser place à l'expérience et à l'observation. La clinique s'affronte à « la sensorialité du savoir<sup>2</sup>. » « Des cadavres ouverts de Bichat à l'homme Freudien, un rapport obstiné à la mort prescrit à l'universel son visage singulier et prête à la parole de chacun le pouvoir d'être indéfiniment entendu<sup>3</sup>. » Whitebook<sup>4</sup> : la pensée des Lumières cabote entre philosophie et science. Elle est philosophique car elle rejette le scientisme, le mécanisme ; la science empirique n'épuise pas le domaine de la connaissance ; elle insiste sur une réflexion qui aille au-delà des données empiriques. Elle est aussi scientifique car elle rejette les prétentions de la philosophie à l'auto-suffisance, le mépris à l'égard de l'expérience empirique ; les sciences empiriques imposent la théorisation. D'où l'importance de la médecine, carrefour entre la philosophie et la science. Diderot : la médecine qui est en relation intime avec notre existence de créature prend en compte la finitude, la mort, le vieillissement. Thomas Mann : c'est par la voie de l'anormalité que Freud pénètre dans l'obscurité de la nature humaine, entre la nature et l'esprit, entre l'ange et la bête. Freud, médecin-

---

<sup>1</sup> Lanteri-Laura Georges. *Essai sur les paradigmes de la psychiatrie moderne*. Paris: Editions du Temps; 1998.

<sup>2</sup> Foucault Michel. *Naissance de la clinique*. Paris : PUF. 1963. p. 122.

<sup>3</sup> Foucault Michel. *Ibid*. p. 201

<sup>4</sup> Whitebook Joël. *Sigmund Freud*. Paris. Ithaque; 2025, p. 100-102.

philosophe, anti-religieux : le clergé n'a rien à faire dans le travail scientifique. Accord avec Lanteri-Laura. Il fallait sortir de la rhétorique du Mal, illustré par *La Nef des fous*, littérairement par Sébastien Brant, ouvrage édité à Bâle en 1494, et picturalement par Jérôme Bosch (1500). Contestation aigue du clergé corrompu. Le monde qui renie ses valeurs, qui transgresse ses interdits devient un monde de fous, sous l'emprise de Satan. Dans la barque de la folie, sans voile, sans gouvernail, sans but, qui vogue mais ne va nulle part, sont entassés des humains en proie au dérèglement des sens : gloutonnerie, ivrognerie, paillardises, luxure. Dans cette Nef des fous il n'y a pas de malades au sens strict, la folie est ici universelle, à l'intérieur de chacune et de chacun.

La médecine anatomoclinique décrit le délirium, d'origine fébrile ou infectieuse et constate une analogie avec certains comportements que nous pouvons considérer socialement comme étant de l'ordre de la folie, hors du sillon normal. La neuropsychiatrie, la psychiatrie deviennent la partie de la médecine qui peut donner une explication naturelle à des troubles considérés socialement comme de l'ordre de la folie qui deviennent ainsi des troubles mentaux. Il n'existe pas de culture sans représentation sociale de la folie mais une culture sans psychiatrie est concevable.

Il peut paraître utile de rappeler quelques points incontournables, conséquences de notre existence biologique, corporelle, sensible. À la naissance, la croissance du cerveau n'est pas terminée, la taille du cerveau du nourrisson représente 20 à 30% de la taille des cerveaux adultes *sapiens sapiens*, alors que chez les autres primates il a atteint 40%. Contrainte dictée par l'anatomie : d'abord animal à quatre pattes, l'homme se met debout, il doit voir venir et agir à distance mais il risque d'être vu, il doit donc se défendre, prévenir. Il abandonne l'olfaction pour la vision. L'homme est un être lacunaire, déficient, néoténique, condamné, selon Blumenberg<sup>5</sup>, en guise de compensation, aux institutions, à la technique. Biologiquement prématuré, il est incapable de survivre sans une aide extérieure, impuissant à accomplir les actions spécifiques qui pourraient satisfaire ses besoins vitaux : la faim, la soif. Cet état d'altricialité, qualifié de détresse par Freud, est un état de tension extrême. Il écrit, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) à propos du sujet humain : « Son existence intra-utérine semble relativement raccourcie en comparaison de celle de la plupart des animaux, il est moins achevé que ceux-ci lorsqu'il est jeté dans le monde. [...] Ce facteur biologique établit donc les situations de danger et crée le besoin d'être aimé, qui n'abandonnera jamais l'homme<sup>6</sup>. » L'amour est un outil au service du besoin de sécurité, autrefois assuré par la vie intra-utérine. Dès 1905, Freud dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité* : les fonctions de conservation de la vie, l'allaitement étayaient les premières satisfactions sexuelles. Il sera impossible de séparer pédiatrie, pédopsychiatrie, et psychanalyse pour enfants.

---

<sup>5</sup> Blumenberg Hans. *Description de l'Homme*. Paris : Cerf; 2011.

<sup>6</sup> Freud Sigmund. *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : PUF ; 1971, p. 82-83.

## Folie et médecine se différencient, une illustration : la Sorcière.

À la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, à Montailhou, village occitan étudié par Leroy-Ladurie<sup>7</sup>, (gros succès de librairie), il ne s'agissait que de la chasse aux hérétiques religieux. Les sorcières, sorciers ne sont pas évoqués, n'existent que des opérations magico-superstitieuses surtout pratiquées par des femmes dans le but de guérir. Si diableries il y a, en tout cas, personne n'est en contact direct avec Satan. L'école paroissiale alphabétise les garçons, les filles sont maintenues dans une ignorance sauvage. L'hérétique vit dans un monde oral, le magistrat qui le pourchasse sait écrire. Pour Norman Cohn<sup>8</sup>, les procès de sorcellerie étaient d'abord l'expression des peurs et des haines des villageois. Pour lui, il existe un besoin psychique de purifier le monde par l'annihilation de certains humains, incarnation de la corruption et du mal. Mais les hérétiques sont bientôt diabolisés. Il faut anéantir l'hérésie, cette organisation monstrueuse envers le christianisme. Ce qui mérite le bucher, le feu purificateur. D'où ce que Cohn a qualifié de diabolisation des hérétiques : les juifs, les cathares et maintenant les femmes. La sorcellerie se féminise. C'est Ève qui avait séduit Adam, originant le péché, devenant le Serpent lui-même. Femme dont le corps entier, animal, cannibale, jamais rassasié, est sexualisé, impérativement séductrice qui doit, à tout prix, être contrôlée, soumise à l'homme, aux lois, avec mutilations corporelles, sexuelles si nécessaire. La femme est une mère, point. La paix sociale est à ce prix. Saint Augustin : une bête qui n'est pas ferme, ni stable, haineuse, nourrissant de mauvaises pensées, elle se voue au culte de Satan avec qui elle a des relations sexuelles. Le sabbat n'est qu'orgies érotiques pleines de frénésie où tout est permis, sodomie, inceste... Incarnation du Mal, son plaisir est de tuer, faire cuire, manger un bébé non encore baptisé. Seul le feu purificateur peut rétablir l'ordre. C'est le livre *Le Malleus Maleficarum* (1846) qui sera le manuel des chasseurs de sorcières. Il objective le diagnostic de « sorcière ». Un des signes pathognomoniques, c'est le « *sigillum diaboli* », empreinte « scientifiquement » recherchée sur le corps nu de la sorcière, sceau du diable, de ses griffes, de ses ongles, de sa main gauche sur l'épaule gauche de la sorcière lors de coïts « *more ferarum* », zone d'anesthésie observable. La sorcière est folle de son corps. Michelet, en 1861, écrit *La Sorcière*, défense passionnée de la femme. Michelet, en relation avec Claude Bernard (1813-1878), le fondateur de la médecine expérimentale, débarrassée de toutes superstitions, s'élève contre la prétendue impureté de la femme, liée aux règles menstruelles, ce, au nom de la Science. La médecine n'est plus un art, elle s'occupe de troubles physiologiques. La science abat le surnaturel, la folie. Babinski expulse les états pithiatiques de la neurologie.

Les cultures orales populaires, de la Diane chasserresse, les cultes de la fertilité et donc la sorcière entrent en conflit avec la culture scientifique. La sorcière est le bouc émissaire des violents soubresauts de la culture paysanne religieuse face au

---

<sup>7</sup> Leroy Ladurie Emmanuel. *Montailhou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris : Gallimard ; 1975.

<sup>8</sup> Cohn Norman. *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen-Âge. Fantômes et réalités*. Paris : Payot ; 1982.

« désenchantement du monde » secondaire au progrès de la science. Le docteur Regnard, élève de Charcot : « Mais les possédées par le démon, que sont-elles aujourd'hui ? [...] Nous lui donnons un autre nom à la possession : c'est l'hystérie-épilepsie [...] Aujourd'hui la médecine et la physiologie nous montrent les vieilles démoniaques dépouillées de leur attirail infernal, le bûcher transformé en douche hydrothérapique, et le tortionnaire en placide interne. »

Chacun sait que Freud a suivi les leçons de Charcot (1825-1893) à la Salpêtrière. Le prédécesseur de Charcot était titulaire de la chaire de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale, celle de Charcot devait étudier la névrose. Freud : « L'hystérie se comporte comme si l'anatomie n'existait pas ou comme si elle n'avait aucun savoir. » Le 17 mai 1897, lettre à Fliess : « Tu te souviens de m'avoir toujours entendu dire que la théorie médiévale de la possession, soutenue par les tribunaux ecclésiastiques était identique à notre théorie des corps étrangers et de la dissociation du conscient [surgissement de la théorie de l'inconscient]. Mais pourquoi le diable après avoir pris possession de ses malheureuses victimes, a-t-il toujours forniqué avec elle, et cela d'horrible façon ? Pourquoi les aveux extorqués par la torture ressemblent-ils tant aux récits de ces patients [...] au cours des traitements psychologiques ? D'ailleurs les supplices que l'on pratiquait permettent de comprendre certains symptômes demeurés obscurs de l'hystérie. Les épingles qui apparaissent par les voies les plus surprenantes, les aiguilles écorchant les seins de ces pauvres natures et que les rayons X ne décèlent pas, tout cela peut se retrouver dans l'histoire de leur séduction. » Freud pend le pithiatisme au sérieux.

## De la subjectivité, en général

Classiquement un sujet est un être conscient de lui-même, de son existence, capable de dire « je », libéré, responsable de ses actes et de leurs conséquences. Définition de la subjectivité humaniste, rationnelle, rendue obsolète par les maîtres du soupçon : Freud, Marx, Nietzsche et, rajoutons Darwin.

Modification sévère du prisme de l'ontologie cartésienne, du « je pense donc je suis. » Coup de boutoir nietzschéen : « Une pensée vient quand elle *veut* et non quand "je" veux"<sup>9</sup> » Deuxième point : pour Descartes, le concept de nature concerne une nature **objective**, une pure étendue **objective** offerte au regard extérieur de surplomb d'un pur sujet connaissant, qui ne concernerait plus l'homme dans son existence. Raison, logique, symbolique, algorithmique, formules, nient ou refoulent l'animalité de l'homme, le corps, la sensation. La chair (Merleau-Ponty) est notre sol, elle nous porte, nous ne la maîtrisons pas, nous l'éprouvons. Plutôt qu'à une humanité séparée des non-humains, de l'animal que donc je suis (Derrida), elle nous invite à construire une communauté des vivants sensibles, incarnés, généralisée. Bernard Lahire : le réel est oublié. Nos petites équations tentent d'amadouer le réel, l'immonde du monde. Marx fait remarquer

---

<sup>9</sup> Nietzsche Friedrich. *Par-delà le bien et le mal*. (1886). Paris : Gallimard ; édition française de 1987, paragraphes 16 et 17.

que pour faire l'histoire les hommes doivent pouvoir vivre : manger, boire, se loger, s'habiller, répondre aux besoins que sont la faim et la sexualité. La radicale « différence ontologique », ce serait l'exercice du langage, fonction symbolique primordiale qui serait propre à l'humain. Or ce langage est incarné, naturel. Chomsky : le monde mental comme le monde physique, biologique, est déterminé génétiquement. Ce n'est pas la langue qui est innée, c'est le mécanisme d'acquisition du langage.

Sloterdijk : nous aurions trop insisté sur l'anthropologie, pas assez sur l'anthropogénèse. Il faut congédier l'Homme et le remplacer par la Vie. L'Evolution impose une nécessaire adaptation. Le cerveau évolue. Prochiantz<sup>10</sup> : la pensée n'est qu'un rapport adaptatif entre un individu vivant et son milieu, l'os du réel. Pour Sloterdijk, l'humanisation correspond à un désir d'échapper à l'impitoyable sélection naturelle, à contrer invasions, lésions, traumatismes. Pour conjurer la terreur, les hommes ont inventé métaphoriquement un utérus artificiel, une grande couveuse, par le langage, la religion, les systèmes d'opinion. Croyance humaniste mélioriste : la nature serait malléable, d'où autodomestication, auto-perfectionnement de l'homme, éducation. Sloterdijk, dans la célèbre conférence d'Elmau, du 17/07/1999, *Règles pour le parc humain*, réponse à la *Lettre sur l'humanisme* de Heidegger, affirme au contraire qu'il faut réformer les qualités de l'espèce humaine en s'appuyant sur les biotechnologies, ce qui annonce la fin de l'humanisme classique, obsolète, du progressisme représenté par Habermas. Il ne faut plus compter sur le langage et l'efficacité symbolique pour changer le cours des choses. Les techniques réussissent à désanimaliser, à dénaturer l'homme. Nietzsche : il peut exister un conflit fondamental entre le vivable et le pensable : « Que le savoir avance, que la vie périclite ! » Maxime de Sloterdijk : « On peut se réchauffer dans la vie, et supporter le froid dans la pensée. » Les humanistes ont froid dans la vie et cherchent à se réchauffer dans la pensée. L'antibiologisme est le dernier soupir de la belle âme. Coup de main à la psychiatrie. Pour lui, l'inconscient règne dans la technique, dans les objets.

### **Ontologie technique**

La théorie critique sociale mâtinée de psychanalyse freudienne n'aurait-elle vraiment plus rien à dire ? Cornélius Castoriadis<sup>11</sup> : si nous imaginons une société sans classe, sexuellement émancipée, ne persisterait-il pas néanmoins un malaise dans cette civilisation ? Résultat de l'inadéquation entre l'homme et la Nature, cette nature que nous ne pouvons que juger hostile. D'où nos croyances magiques, ces religions élémentaires, ces illusions qui sont l'expression, comme le dit Marx, de la subordination du groupe social à la nature qui l'écrase. D'abord le groupe,

---

<sup>10</sup> Prochiantz Alain. *Lettre de la schizophrénie*. Juin 2000; n°19, p. 17.

<sup>11</sup> Castoriadis Cornélius. « Instinct de la mort et contradictions de l'individualité » concrète. » *Histoire et création*. Paris : Editions du Seuil ; 2009, p. 91-96.

horde animale, puis surgit l'être propre, le pour soi qui lutte pour la satisfaction de ses instincts naturels, conservation et reproduction, mais qui, dans cette lutte, se heurte à la douleur que lui inflige son corps, à la mort. Création de la médecine, de la psychiatrie. Il se heurte aux autres, à l'autre, obstacles à ses désirs pulsionnels, autres devenus socius. Le rêve est la production la plus égoïste qui soit, énonce Freud.

## **Mécanicisme, sensibilité, animalité**

Arétée de Cappadoce, médecin, avait décrit, dès le premier siècle, la folie circulaire. En 1769, Cullen emploie le mot de névrose pour caractériser toutes les maladies nerveuses neurologiques, organiques. Distinction progressive entre les vésanies, la folie, la psychose considérées comme résultant d'une anomalie cérébrale et les psychonévroses, ce que l'anatomoclinique ne peut expliquer, plus ou moins psychogènes.

Le terme « psychiatrie » apparaît sous la plume du médecin allemand Reil en 1802 et en France en 1809 (Royer-Collard) mais ce n'est qu'en 1960 que le terme psychiatre remplace celui de médecin aliéniste. L'émergence de la psychiatrie comme spécialité médicale n'a pas fait disparaître les pratiques magiques qui contiennent en leur sein les incidences de la suggestion, de l'influence, de la fascination (toujours le serpent), de la complaisance somatique, soient les arêtes de l'hypnose. Mesmer (1734- 1815) médecin et magnétiseur, s'opposait à Gassner, curé de campagne et exorciste. Il défendait l'idée de l'existence d'un fluide magnétique naturel à l'origine de « crises magnétiques », de « transes », qui s'avéraient thérapeutiques. Il magnétisa ainsi des baquets, des arbres déclenchant des phénomènes collectifs immoraux qui le firent condamner. Constat de la suggestion collective. La médecine officielle l'avait déjà chassé de Vienne en 1778. Ses succès parisiens éclatants, Mesmer n'était ni un charlatan, ni un imposteur, étaient donc attribués à l'action d'un magnétisme animal à distinguer du magnétisme physique de l'aimant. Nouvelle version de l'action supposée des astres sur les corps animés (l'astrologie), universellement répandue, rétablissant la belle harmonie de la nature, guérissant des maladies mystérieuses appelées névroses. Son immense popularité obligea le gouvernement royal à nommer une commission scientifique pour juger le magnétisme animal. Commission dont Condorcet, Lavoisier, Bailly firent partie et qui conclut à l'inexistence du fluide magnétique et au pouvoir de l'imaginaire, en particulier chez les femmes. Le marquis de Puységur (1751- 1825), élève de Mesmer ne cherche plus à déclencher des crises magnétiques mais à provoquer le somnambulisme magnétique animal durant lequel il est possible, point crucial, de communiquer avec le patient, de l'influencer. D'une certaine manière l'intersubjectivité était prise au sérieux. « L'attachement tendre », « l'attraction » le rapport magnétique, le rapport hypnotique étaient évoqués.

Bernheim (1840-1819), professeur de médecine, neurologue, s'oppose radicalement à Charcot (1825-1893) qui, à la suite de ses expériences

hypnotiques, faisait de l'état hypnotique, état naturel spécifique, la signature de la pathologie de l'hystérie. Pour Bernheim, il ne s'agit que de suggestion. Bernheim publie en 1884 *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*. Pour lui, il est impossible de séparer hypnose et suggestibilité. Les mêmes résultats peuvent être obtenus à l'état de veille : premier pas vers ce qu'il appelle « psychothérapie ». Freud se rendit à Nancy en 1889. Bernheim est à l'origine de la déconstruction de ce qu'on appelle les souvenirs induits. *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (1988), sera traduit en allemand par Freud.

Janet (1859-1947) revient à la névrose, maladie de la personnalité avec baisse de la tension psychologique. Les symptômes qualifient surtout la négativité, à la différence de la psychanalyse qui introduit le conflit psychique interne entre conscient et inconscient au centre de sa théorie, une dynamique entre les instances du Moi, du Surmoi, du Ça pulsionnel. Cette psychologie dynamique s'adresse à des sujets qui, au contraire de la vésanie, n'ont pas perdu contact avec la réalité.

Le mécanisme pour qui les phénomènes répondent à des lois de cause à effets, récusant tout finalisme, toute téléologie, peut s'étendre au-delà du pathologique, à toute l'existence comme l'affirme le neurocognitisme. Les réactionnaires, les cléricaux, ne peuvent admettre que les lois fondamentales de l'âme, de l'esprit sont les mêmes que celles de *L'Homme-machine* théorisées dès 1748 par la Mettrie, médecin, mécaniste, refusant le dualisme corps-esprit cartésien et toute idée de transcendance. Il n'y aurait rien en dehors de la nature. Il n'existe ni finalité du vivant, ni irréductibilité absolue de l'humain. À rapprocher de Lévi-Strauss dans *Mathématiques de l'Homme* (1954) : pour aborder l'Homme, c'est le raisonnement mathématique qui compte, pas les prétendus « ineffable », « incommensurable. »

L'expérience émotionnelle est une réaction psychophysique interne avec manifestations extérieures qui requiert une évaluation cognitive très subjective mais qui se différencie néanmoins de la pure sensation. Cette sensation ne se représente pas, en-deçà de l'image, elle se vit, concernée par la chair, le corps, la viande accrochée aux os. Le bruit n'est pas le langage, le sentir est au connaître ce que le cri est au mot affirme Erwin Strauss<sup>12</sup>. La sensation assure le sujet de la réalité du perçu de par les cinq sens traditionnels : la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût, auxquels Michel Serres<sup>13</sup> rajoute les organes sexuels. La sensation, c'est ce qui persiste, plaisir, douleur, au-delà de la saisie par l'abstraction.

Les Professeurs Suwanna Satha-Anand et Wasana Wongsurawat<sup>14</sup>, de l'université de Bangkok, dans un numéro de *Diogène*, consacré aux émotions et à la vie morale en Asie, posent cette question : « Comment est-il possible

---

<sup>12</sup> Straus Erwin. *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*. 1935. Grenoble : Jérôme Millon; 1989.

<sup>13</sup> Serres Michel. *Les cinq sens*. Paris: Grasset; 1985, p. 72.

<sup>14</sup> Satha-Anand Suwanna, Wongsurawat Wasana. « Émotion et vie morale en Asie » *Diogène* : PUF, avril-septembre 2018 ; n°254-255, p. 3-4.

d'appréhender l'existence et sa complexité éthique sans explorer et prendre en compte les émotions en tant que preuve légitime de l'expérience humaine ? [...] L'émotion s'enracine dans la nature humaine. » Toute pulsion s'exprime dans les deux registres, celui de l'affect et celui de la perception-représentation.

Le défoulement par Freud de l'inconscient, de ses représentations, mus par le désir, a permis, outre l'élaboration d'une technique de traitement des névroses, de conceptualiser une réalité psychique éclairant des points restés jusque-là obscurs : complaisance somatique, phobie, obsession, rêve, lapsus, mot d'esprit, tendance grégaire et autres... Comme l'influence, la dépendance, la domination contre lesquelles Freud a toujours lutté. Mais la dimension hypnotique du transfert est une question toujours à l'ordre du jour. Chertok : « L'influence suggestive est un processus corporel-affectif, une entité psycho-socio-biologique indissociable [...] capable de produire des changements psychologiques et physiologiques manifestes<sup>15</sup>. » La philosophie de la raison doit s'accommoder d'un irrationnel incontournable.

Georges Canguilhem ne voyait, dans la biologie, qui est autre que le physicalisme, qu'incertitude, imprédictibilité, invention et pas seulement découverte. Harari : « Les expériences mentales sont faites de sensations, d'émotions et de pensées étroitement liées qui étincellent un instant et disparaissent aussitôt<sup>16</sup>. »

Les neurobiologistes sont-ils des modérateurs du matérialisme neuro-cognitivist computationnel lorsqu'ils affirment comme Jean-Didier Vincent : c'est le pathos (souffrance, affect, passion) qui est premier, « pour qu'il y ait psyché il faut qu'il y ait de l'autre, » qui évoque des flux de désir, d'échanges du sens, de passion, des investissements. Il voudrait réhabiliter « la chair, ses éprouvés », les horloges biologiques. Nos raisonnements, selon Antonio Damasio<sup>17</sup> qui y insiste depuis *L'erreur de Descartes* (1994), ne s'opèrent pas seulement à partir de la logique mais en interaction avec les modifications qui interviennent à tout instant dans notre corps, ce qui constitue le ressenti, la grande « soupe affective » de nos organes, cellules, de notre biologie. N'existe-t-il pas un refoulement, pour le moins, de la biologie du continent noir de la sexualité féminine : troubles de l'humeur et autres liés au cycle menstruel, conséquences de la physiologie des grossesses, du post-partum, de la ménopause ? En y rajoutant contraception, avortements. Toutes arêtes qu'un romantisme sirupeux ou une mécanique phallique langagière tentent de nous dissimuler. Et que dire, chez tous les sexes, de la recherche plus ou moins effrénée du plaisir sexuel proprement physique ?

Mais existe-t-il une **psychiatrie animale** qui signerait indubitablement le caractère naturel de la psychiatrie ? Boris Cyrulnik : « Les vétérinaires

---

<sup>15</sup> Chertok Léon. *Résurgence de l'hypnose*. Paris: Desclée de Brouwer; 1984, p. 34.

<sup>16</sup> Harari Yuval Noah. *Homo Deus, une brève histoire de l'avenir*. Paris : Albin Michel; 2017.

<sup>17</sup> Damasio Antonio. « Le cerveau carbure aussi à l'émotion. » *L'Obs*, 21/12/2017 ; n°2772, p. 114-116.

témoignent dans leur clinique, de troubles du comportement, d'accès de confusion d'origine affective et d'hallucinations chez les animaux domestiques<sup>18</sup>. » Les animaux ont un langage dont les signifiants ne sont pas assez mobiles ou interchangeables pour constituer un système de signes. La névrose nécessite, elle, une représentation historisée de soi. Toujours chez l'animal et l'homme, il y a de la biologie, davantage chez l'animal, et de la culture il y en aurait davantage chez l'homme. La psychiatrie humaine fait partie des sciences de l'homme dans ses manifestations, elle est aussi du domaine de la nature par le déterminisme qui asservit sa liberté et le soustrait à une interprétation purement culturelle de son existence psychopathologique. Le concept freudien de pulsion enracinée dans la biologie se prévaut, lui, de destins, porte ouverte à une certaine liberté.

## II. Désormais la psychiatrie humaine existe

Les troubles mentaux des insensés existent depuis toujours, la psychiatrie pas encore. C'est à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle que des institutions hospitalières spécialisées spécifiques, de plus en plus laïcisées, se mettent en place en Europe. Figure majeure : Philippe Pinel (1745-1826), dont le *Traité Médico philosophique* date de 1800, tout imprégné des idées de la Révolution française, introduit une nouvelle attitude médicale face aux insensés : le traitement moral. Le sujet « fou » devient un malade aliéné. Maladie donc que l'aliénation mentale, différente de l'aliénation sociale. Hegel (1770-1831) avait insisté sur l'importance de Pinel : « Le véritable traitement *psychique* s'en tient par la suite, à cette conception que la folie n'est pas une *perte* abstraite de la raison. [...]. Mais un simple dérangement d'esprit, une contradiction dans la raison qui existe encore. » Mais bientôt, l'isolement de ce malade deviendra un facteur d'exclusion sociale. Les conceptions psychogénétiques de Pinel et de son élève Esquirol laissent place aux théories organogénétiques. Il n'est pas possible d'envisager que les troubles psychiatriques, mentaux n'aient pas une traduction lésionnelle ou fonctionnelle. En 1822, Antoine Laurent Bayle (1799-1858) décrit les troubles psychiatriques qui accompagnent la méningo-encéphalite syphilitique. Moreau de Tours (1804-1884), élève d'Esquirol, étudie les conséquences de l'absorption du cannabis. En 1845, il écrit *Du hachish et de l'aliénation mentale*. En 1889, Kraepelin forge l'expression psychose maniaco-dépressive, isolée du fourre-tout psychiatrique, devenue en 1980 bipolarité.

En 1920, le pape de la psychiatrie Gaétan **de Clérambault** (1872- 1934), que Lacan a toujours considéré comme son maître, publie sa Bible : *L'Œuvre* qui propage le dogme de l'automatisme mental. L'esprit, le spirituel ne sauraient rien expliquer, les symptômes sont la traduction d'anomalies d'éléments isolés les uns des autres : cellules, molécules. La psychologie est une mascarade, le concept de personnalité est un mythe. Nous n'avons affaire qu'à des organismes atteints

---

<sup>18</sup> Cyrulnik Boris. *Préface à Psychiatrie animale* de Brion A, Ey H. Perpignan : Edition du Crehey; 2018; p. II.

d'hallucinations, de troubles de la perception. Aucune intentionnalité, le sujet conscient n'y peut rien. Déterminisme mécanique total. Évoquer l'altération des relations interpersonnelles comme origine des troubles est une aberration. Il ne s'agit que de lésions anatomiques, à la rigueur physiologiques. L'homme n'est que neuronal, affirmation reprise par Jean-Pierre Changeux<sup>19</sup> en 1983. Demorand, dont nous reparlerons, avec *Intérieur nuit* ne renierait pas de Clérambault.

Lanteri-Laura recourt au concept de **paradigme**<sup>20</sup>, tentant de conceptualiser l'histoire de la psychiatrie. Travail d'épistémologie. « Le paradigme a pour rôle primordial [...] de garantir pendant assez longtemps les activités légitimes de la science normale, capable de poser et de résoudre, à son intérieur, beaucoup d'énigmes, et de poursuivre un progrès tout à fait réel, mais qui se limitera à perfectionner ce que l'on sait déjà et à en mener à bien de nouvelles applications. Premier paradigme : l'aliénation mentale qui constitue à elle-seule une spécialité autonome. Puis Falret (1794-1870) isole plusieurs entités morbides distinctes. Les maladies mentales constituent le deuxième paradigme. Le troisième paradigme que Lanteri-laura fait débiter vers 1926 et qu'il clôture à la mort d'Henri Ey (1900-1977), est constitué par les grandes structures psychopathologiques, entités autonomes de dépendances internes qui privilégient la forme. Avec la structure, la psychiatrie clinique passe au second plan, empirique, sans ampleur « bornée à des tâches utiles, mais sans envergure ni souci anthropologique, vouée à porter un diagnostic et à conduire un traitement, *id est* à se contenter d'un métier de tâcheron [...] Le détail un peu aléatoire des maladies mentales, avec leurs variétés et leurs formes cliniques, se trouvera regardé de haut par une **psychopathologie** qui la transcende, en rend compte de manière totalisante et le fait servir ainsi à une connaissance générale de l'homme<sup>21</sup>. » Ce qui peut aboutir à des extrémités dommageables ! La structure est proche du système ! Lanteri-Laura se demandant comment « quelqu'un d'aussi compétent et d'aussi subtil clinicien que P. Aulagnier emploie la locution de *structure perverse* dans une acceptation assez voisine que celle de la constitution perverse de Dupré ; c'est d'ailleurs l'un des pièges de la pratique du diagnostic structural qui finit parfois par être d'autant plus structural qu'il a tout à fait cessé de se situer par rapport à la clinique<sup>22</sup>. » Pour la défense de P. Aulagnier, elle proposait, in fine, de remplacer le terme de structure par celui de problématique. Quant au quatrième paradigme qui concernerait la psychiatrie actuelle Lanteri-Laura concède que nous n'en savons rien étant données les multiples théories qui se veulent toutes totales et donc narcissiques et l'extension infinie du monde psychiatrique : travail, école, justice, prisons, publicité... Pour certains, toute relation qualifiée de transférentielle devient même psychiatrique.

---

<sup>19</sup> Changeux Jean-Pierre. *L'homme neuronal*. Paris: Fayard; 1983.

<sup>20</sup> Lanteri-Laura Georges. *Essais sur les paradigmes de la psychiatrie moderne*. Paris : Editions du Temps ; 1998. p. 39.

<sup>21</sup> Lanteri-Laura. *Ibid.* p. 180.

<sup>22</sup> Lanteri-Laura. *Ibid.* p. 200.

La cure de Sakel, l'électrothérapie, puis la découverte majeure des neuroleptiques en 1952, des antidépresseurs en 1957, découvertes du côté de la sérendipité, ont transformé la vie des malades. Les chimiothérapies ont modifié l'atmosphère des asiles devenus hôpitaux psychiatriques et ont permis la prise en charge médicale de la psychose. Les mouvements de mai 1968 ont abouti à la séparation de la neuropsychiatrie et de la psychiatrie toujours déchirée entre les sciences humaines : psychanalyse, linguistique, systémisme, ethnologie, anthropologie et la biologie. La psychose est toujours accolée à la folie. Pour certains antipsychiatres, la maladie mentale est un mythe déguisant la cause essentielle des désordres, soit l'aliénation sociale, redonnant à la folie son prestige romantique.

## La psychose, clé de voute de la psychiatrie

La prise en compte du noème « **psychose** » nous confronte à une réalité que nous ne voudrions pas voir, à savoir la maladie mentale. Nous préférons la noyer dans le gloubi-boulga des dénominations comme troubles mentaux, handicap mental, psychique, troubles de la robustesse de ladite santé mentale, troubles neurodéveloppementaux. Certains analystes évoquent un noyau psychotique, une problématique psychotique à l'œuvre dans toute névrose et au-delà chez toutes et tous. Dans la même lignée réflexive que les termes « choix de la névrose » il y aurait un « choix de la psychose ». D'ailleurs, bipolarité remplace psychose maniaque-dépressive, le terme psychose ne serait pas adéquat. Le bipolaire peut avoir une vie sociale quasi normale en dehors des crises. Tout mais pas de « maladie mentale ». Ça fait peur, ce serait réducteur, ça pathologise, ce serait la porte ouverte

- à la biologisation. J. Chazaud : « Préface à la quatrième édition des *Trois essais sur la théorie sexuelle* : il ne suffit pas d'admettre les parties purement psychologiques de la psychanalyse pour être freudien. Pas même d'admettre l'inconscient, le refoulement, la formation symptomatique ; toutes espèces "admises et prises en considération, même par nos adversaires". Il faut encore admettre la biologie de la vie sexuelle. Les stades psychosexuels (quitte à souligner "psycho") ne sont pas que des façons impropres de parler de la dialectique intersubjective : ils en sont les supports concrets, les organisateurs ; sa livre de chair et sa charge vécue. [...] **La pulsion** signifie le sujet comme désir sexuel (ça)<sup>23</sup>. » « Il y a certainement plus de vérité dans l'hypothèse de Freud sur le "mur biologique" que dans celle qui tient le corps en général et le cerveau en particulier "comme un paquet de coton" sans importance pour la pathologie mentale<sup>24</sup>. »
- à la chimiatrie de l'Être humain détruisant sa haute définition identitaire purement culturelle, voire spirituelle.

---

<sup>23</sup> Chazaud Jacques. « Contre Lacan » *Psychanalyse et créativité culturelle*. Toulouse : Editions Privat ; 1972, p. 114-115.

<sup>24</sup> Ey Henri. *Défense et illustration de la psychiatrie*. Paris : Masson ; 1978, p. 20.

Pour Freud, la psychose ne saurait s'expliquer que dans le cadre d'une vie pulsionnelle, érotique, naturelle, garante de la réalité. Le soma impose un travail à la psyché. Freud conceptualise le narcissisme face aux positions spirituelles de Jung. L'investissement libidinal est décisif et... incendiaire car, il le dira plus tard, toute l'énergie n'est pas liée.

Quelques esprits, d'une autre contrée, se pâment devant le romantisme, la valeur poétique de la folie, de l'hallucination, du rêve, des champs magnétiques, de l'automatisme psychique, de la sortie de la raison. Le fou est devenu chaman, artiste en tout cas, créateur : Verlaine, Van Gogh, Victor Hugo et même Churchill. Noyau psychotique : cela donne, sur un simple coup de dés, un génie ou un malade mental : clochard de la pensée.

Ey : « La psychiatrie est accusée de ne voir que l'hétérogénéité (totale dans son modèle mécanique) [mais pour certains c'est la vie entière qui est mécanique] de la maladie mentale et de ne pas discerner l'homogénéité, la continuité ou la conformité qui la lie à la condition humaine en général<sup>25</sup>. » Mais affirmer que la « maladie mentale » est un mythe, c'est énoncer qu'elle n'a pas de réalité pour être d'une essence surnaturelle, imaginaire, poétique et morale. Il nous faut, comme le dit Freud, assumer les conséquences de l'existence du cerveau et donc de sa désorganisation, du fait « psychopathologique » de la maladie mentale. Le cerveau avec ses quatre-vingt-cinq milliards de neurones établissant chacun entre mille et dix mille connexions permet la pensée, une adaptation vitale plus ou moins harmonieuse. Ne pas oublier, comme le disait François Jacob, que l'Evolution c'est mettre un moteur atomique sur une charrette à bras ; ne pas s'étonner qu'il y ait des accidents. Pas de point oméga à l'horizon, pas de téléonomie. La maladie mentale signe le dérèglement du cerveau, cette partie du corps qui nous autorise à créer, qui est propre à Homo sapiens. La maladie mentale, les psychoses, sont les envers de nos normes qui invitent, elles-mêmes, à de nouvelles normativités existentielles plus extensives. Raphaël Gaillard : « Si la folie, [plus exactement la partie pathologisée de la folie], est le prix à payer de ce qui fait collectivement de nous des êtres humains, alors c'est au cœur de l'humanité qu'il faut placer celles et ceux qui souffrent de ces maladies, puisqu'ils témoignent de ce que nous sommes.<sup>26</sup> » La psychiatrie serait une science naturelle mais la folie, elle, demeure une des conditions anthropologiques et existentielles de la vie humaine.

Coup de tonnerre dans un ciel pourtant pas si serein, que la publication, en 2025, d'*Intérieur nuit*<sup>27</sup>, le livre de Nicolas Demorand, animateur de la matinale de France-Inter, ancien directeur de *Libération*, qui n'hésite pas à affirmer à la radio, à la télé, à la une du *Point*, photo à l'appui : « Je suis un malade mental. » Un vrai. Nuit de la dépression sans ciel bleuté mais aussi la nuit du nuisible. Livre

---

<sup>25</sup> Ey Henri. « La maladie mentale est un mythe. » *Défense et illustration de la psychiatrie*. Paris : Masson ; 1978, p. 21.

<sup>26</sup> Gaillard Raphaël : « La puissance et la fragilité de l'être humain. » *Le Point*, 27/03/2025 ; p. 66.

<sup>27</sup> Demorand Nicolas. *Intérieur nuit*. Paris : Les Arènes ; 2025.

qui suinte la souffrance, cri de colère contre l'incompétence d'un monde psy qui, à défaut d'un diagnostic et de traitements efficaces, laisse errer l'humain bipolaire entre douleur morale insupportable et une joie tellement excessive qu'elle annonce la rechute rapide dans l'enfer d'une tristesse angoissée sans limites. Et ça se répète, ça se répète... L'idée térébrante du suicide rôde. Un jour, un traitement, le lithium, soulage la bipolarité (la psychose maniaco-dépressive) qui existe, notons-le, chez les animaux. Et nous sommes, du coup, dans la médecine, à l'hôpital Sainte-Anne, dans la co-construction de vrais projets thérapeutiques ; il y a même des trucs comportementalistes, l'éducation thérapeutique, pour vous aider dans les pauvres actes de la vie domestique. Rien à voir avec le charlatanisme proposé par la thalassothérapie, les prescriptions forcenées d'antidépresseurs, pourtant inefficaces, par des psychiatres ne possédant pas « l'épaisseur minimale de la vie<sup>28</sup> » ou par des analystes voyants ou tireuses de cartes. Afin de pouvoir s'identifier aux « différentes anthropologies des patients », il faudrait, en effet, avoir expérimenté la douleur d'exister et en retirer une invitation au Savoir. Sinon, effectivement, quelles différences entre les analystes crépusculaires décrits par Demorand, les voyantes ou les tireuses de cartes ? À l'exception de François Roustang, jésuite-analyste défroqué, devenu gourou de l'hypnose et d'une guérison de la dépression obtenue en une seule séance : « Mon Dieu, dites une seule parole et je serai guéri ! » Mais ça n'a pas marché pour Demorand. Roustang a néanmoins posé une question magistrale : « Quand as-tu été heureux ? »

La maladie mentale vous marque au fer rouge de la honte sociale mais c'est aussi un trouble de l'identité et pourtant, faudrait pas « faire de sa maladie la définition de soi », faudrait pas se résumer à cela. Demorand a réussi à ne pas se résumer à cela, mais... mais : « Je suis bipolaire et j'assume de le dire ainsi. Ma bipolarité me définit pleinement, elle me colle à la peau, elle absorbe mon énergie (pour une phase d'euphorie neuf dépressions), elle obscurcit ma vue et ma vie. Elle constitue mon identité pour la raison élémentaire qu'elle est, aussi, un trouble de l'identité<sup>29</sup>. » Clivage du moi. La passion amoureuse, sexuelle, est une maladie, c'est bien connu, hypomanie certaine... Il en va autrement de l'amour qu'offre Demorand, magnifique pari optimiste, en guise de conclusion : « Je cède à tout ce qu'offre une rencontre, dans sa puissance créatrice, de l'exploration des corps à celle de tous les mondes possibles. Grâce à elle, je comprends que ma solitude n'est pas un destin, qu'aimer n'est pas toujours un comportement à risque<sup>30</sup>. » Comprendre ? Autant que possible. Expliquer ? C'est superflu. L'essentiel ? Ne pas mourir. Déstigmatisation choc de la maladie mentale bien différente d'un simple dérèglement de ladite santé mentale qui vise, par de judicieux plans, à prévenir la maladie.

---

<sup>28</sup> Demorand Nicolas. *Ibid.* p. 48.

<sup>29</sup> Demorand Nicolas. *Ibid.* p. 21.

<sup>30</sup> Demorand Nicolas. *Ibid.* p. 96-97.

La une du *Nouvel Obs*<sup>31</sup> du 26/06/2025 : rencontre entre deux bipolaires réputés et assumés, Demorand et Gérard Garouste, le peintre mondialement reconnu, auteur de *L'intranquille*, sous-titré *Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou* (2009) qui conte son histoire, sa maladie. Un point commun : en état maniaque, il n'y a plus de surmoi, de censure, de responsabilité : sentiment extrême de toute-puissance alcool, sexe, risques. Ça finit à l'hôpital ou au poste de police. Mais malgré les catastrophes, rares sont les bipolaires qui n'ont pas la nostalgie de ces moments de bonheur absolu. D'ailleurs, l'amour, les vacances, les émotions, le nirvana, il faut s'en méfier, ça se paie cash. Comme le dit Winnicott, une humeur normale ne peut être que légèrement dépressive. Les états dépressifs, mélancoliques sont, eux aussi, irrationnels avec perte de toutes les facultés cérébrales, intellectuelles, volonté de se faire du mal, de détester ce que l'on aime. Théorème de Garouste : être heureux, c'est dangereux. Demorand : quand je vis des épisodes dépressifs, et n'est pas beau, il n'y a aucune esthétique à en tirer. Il n'y a pas de romantisme à mon chevet. » Les deux auteurs affirment que les états de crise n'entraînent, en soi et dans l'immédiat, aucune créativité. Garouste : pour peindre un tournesol, il faut aller bien. Demorand s'interdit toute enluminure, il ne s'agit pas de folie, mais de maladie. Demorand : « Le mot fou me semblait être aujourd'hui, pour moi en tout cas, trop ancien et trop flou [...] Je trouve qu'il fait écran à une réalité à laquelle je tenais, celle de la maladie dans ce qu'elle a de plus banal et injuste. Comme les maladies physiologiques, la maladie mentale est un état non choisi et non transitoire. Il ne suffit pas d'aller faire un tour en forêt pour s'en sortir. » pour Demorand, le maître-mot, c'est le contrôle, l'organisation du temps, cet exosquelette qui le soutient. Le travail à la radio, c'est trois heures « heureuses » de temps suspendu : tout est sous contrôle. La douleur revient ensuite, inexorable. L'écriture du livre, pour Demorand, prolonge le contrôle. « J'ai cherché volontairement à appauvrir le langage, à éviter la métaphore. » Mais rien n'est moins sûr, prudence, le succès de librairie peut agiter des lames de fond. Garouste dit autre chose : « Pour moi le mot fou est poétique et il entre dans l'histoire de l'art. » « Mais ce n'est pas la folie qui engendre de l'art. » C'est l'acte de peindre qui vous fait aller bien. Garouste, sujet à des bouffées délirantes maniaques : « Le délire a ses raisons, il tombe dans le domaine de la psychanalyse. On s'en sert pour dire quelque chose et pour évacuer une angoisse. Mon psychiatre n'aime pas la psychanalyse, mais moi elle m'a aidé. L'aventure analytique et l'étude du Talmud ont eu le même but pour moi : me comprendre. » Pour Demorand la psychanalyse est un objet de musée, la folie existe, la maladie mentale aussi qui n'a que peu de rapports avec la folie, construction sociale. Pour Garouste, la psychanalyse, en élargissant les attributs subjectifs du peintre par la mise en jeu de l'inconscient, ne permet pas l'acte, mais élargit les possibles créations post-crise. « On a les délires de sa culture. » La poésie est-elle au même niveau de sublimation que la peinture ? La qualification de psychose ne

---

<sup>31</sup> Demorand Nicolas, Garouste Gérard. « Etre heureux est dangereux. » *Le Nouvel Obs*, 26/06/2025; p. 19-33.

concernerait vraiment que les moments de crise ? « Troubles de l'humeur », serait plus poli que « maladie ». Mais attention, rien n'assèche le débat sur l'animalité de l'homme, sur la partition nature-culture, biologie-langage, névrose-psychose, le couple vie-mort.

Ne pouvant pousser la poussière sous le tapis, il nous faut affronter les problèmes posés par la **violence**. À l'opposé des culturalistes rousseauistes, bisounours, pour qui la nature humaine est fondamentalement bonne et jugent que ce sont les turbulences du monde qui le rendent mauvais, Freud insiste sur une violence originaire, **non-intriquée**, une haine primitive, une insatiable volonté d'emprise. Pour lui, cette violence originaire est un avatar de la pulsion de mort, endogène, autodestructrice. Freud et Darwin : l'homme n'est qu'un animal comme les autres. « La joie de satisfaire un instinct resté sauvage est incomparablement plus intense que celle d'assouvir un instinct dompté<sup>32</sup>. » Violence donc originaire, non liée par Eros, défléchie contre le surmoi de la communauté civilisée. La cruauté est indépendante de la libido, la musculature est au service de la violence. L'intersubjectivité analytique peut-elle résoudre toutes les violences et leurs expressions ? En 1930, dans *Malaise dans la civilisation* : je ne comprends plus que nous puissions rester aveugles à l'ubiquité de l'agression et de la destruction non-érotisées et négliger la place qu'elles méritent dans l'interprétation des phénomènes de la vie. Inévitable appel à la psychiatrie. Jean Nadal : « Après avoir bouleversé l'ordre psychiatrique et des "bien-pensants" avec sa théorie de la sexualité, Freud accomplit une deuxième révolution éthique, philosophique et scientifique en rayant d'un trait la grande illusion de la bonté humaine<sup>33</sup>. » Nous pouvons nous demander si les commentaires de Nadal, en 1985, peuvent s'adresser, ce jour, à l'ordre psychanalytique.

Impossible d'enterrer les traumatismes majeurs, les guerres, la torture, les viols dont les éclats détruisent les liens sociaux actuels et futurs. Violences subies de l'extérieur qui ne peuvent se comprendre par une pure origine interne infantile. Il s'agit de véritables « psychoses » par inondation, par débordement du Moi, par rupture étendue du pare-excitations, au-delà du principe de plaisir. Il ne s'agit plus seulement de souffrance que nous pouvions espérer résorber mais de douleur nue, d'état de détresse qui néantise la pensée, la symbolisation, l'imaginaire, désobjectalise, désobjective, nous fait sortir de la culture.

### III. Vers une conclusion ?

La biologie ouvre à la pensée un immense chantier (M. Gauchet). P. Fedida, psychanalyste : « Le psychologique est purement métaphorique, les phénomènes

---

<sup>32</sup> Freud Sigmund. *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF; 1971, p. 24.

<sup>33</sup> Nadal Jean. *L'éveil du rêve. Psychanalyse des sources inconscientes de la violence*. Paris: Anthropos; 1985, p. 273.

essentiels sont biochimiques<sup>34</sup>. » Rappel à, de la nature. Toujours Gauchet : le sujet humain est ce que la psychose révèle dans l'humain en le mettant en question. À prendre en compte si l'on se targue d'anthropologie. La psychose nous interroge sur les contradictions, les antagonismes, les antinomies, les dénis, les clivages, les brisures, les sentiments de dépersonnalisation, de dédoublement, les hallucinations, toujours possibles au travail dans les expériences humaines. S. Fitzgerald dans *La fêlure* : le signe d'une intelligence de premier ordre est d'être capable de se fixer sur deux idées contradictoires sans pour autant perdre sa capacité de fonctionner. Le psychiatre est obligé de tenir compte de l'anthropologie du patient. A mille lieues des prétentions du dépistage statistique.

Et il est désormais impossible de construire une anthropologie qui fait fi de la nature, du corps, de la chair, de la biologie, peut-être de l'intention, de la justification du dire et du faire. Cela oblige à abolir des frontières trop strictes de l'humain, à théoriser une science des limites. La possibilité même d'une anthropologie culturelle ne peut s'accomplir que de l'intérieur de processus naturels, physiques, vitaux, dans un ensemble mouvant. Il nous faut travailler à de nouveaux rapports entre l'anthropologie, la biologie, l'histoire et la nature. Inscription de la tâche de la psychiatrie. Est-elle soluble dans la psychopathologie ? Véritable mise en tension.

Souvenir d'un article paru dans *Le Monde* du 30/01/2025. Manifeste de trois directeurs d'instituts d'études politiques : « Les sciences humaines constituent un rempart essentiel pour la constitution d'une société démocratique vigoureuse, » rajoutant « si la recherche universitaire est le lieu par excellence du doute radical et du débat critique, elle ne conduit pas à douter de tout. » Les sciences humaines « discutent **désormais** avec les sciences du monde physique et naturel. » Saveur du désormais. Spinoza : le concept de chien n'aboie pas. La pataphysique idéologique peut-elle annihiler la psychanalyse, la psychiatrie ?

---

<sup>34</sup> Fedida Pierre. *Le Monde des débats*. Paris : septembre 1999; n°6, p. 25.